

La violence : un jugement de valeur sur les rapports de pouvoir

Violence: A value judgment on power relationships

Daniel Paquette, Marc Bigras and Maria A. Crepaldi

Volume 39, Number 2, 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1096533ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1096533ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue de Psychoéducation

ISSN

1713-1782 (print)

2371-6053 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Paquette, D., Bigras, M. & Crepaldi, M. A. (2010). La violence : un jugement de valeur sur les rapports de pouvoir. *Revue de psychoéducation*, 39(2), 247–276. <https://doi.org/10.7202/1096533ar>

Article abstract

The objective of this article is to offer critical reflective analysis of the notion of violence from the point of view of ethology and evolutionary psychology. The authors define violence as a value judgment of aggression in which aggression, operationally defined by any oriented (physical, gestural, verbal, etc.), non-playful behavior that may potentially cause harm to the physical or psychological integrity of another person, is deemed to be an abuse of power. Thus, they adopt a position contrary to that of researchers who consider parental neglect, play-fighting and war games among children to be violent. They also respond to the tendency to consider parental corporal punishment as necessarily violent. They then examine the adaptive biological functions of different types of aggression as well as several of the natural regulating mechanisms governing them. They consider the question of violence from two angles: is violence typical of the entire human species, and are men more violent than women? The authors then propose a model for family power relationships (marital, parent-child, child-child) which may provide a better understanding of family conflict and its possible influence on the development not only of child aggression towards peers but also of children's competitive skills for gaining access to environmental resources. Finally, they conclude that morality is arbitrary and it is therefore important not to attempt to use science to justify it.

Controverse

La violence : un jugement de valeur sur les rapports de pouvoir

Violence: A value judgment on power relationships

D. Paquette¹
M. Bigras²
M. A. Crepaldi³

1. École de psychoéducation,
Université de Montréal
2. Département de psychologie,
Université du Québec à
Montréal
3. Departamento de psicologia,
Universidade Federal de
Santa Catarina, Florianópolis
(Brésil)

Remerciements
Nous sommes infiniment
reconnaissants à Jeanne Millet,
Donald Morrisson et Pierrick
Plusquellec pour leur révision
détaillée du texte et pour leurs
critiques constructives.

Correspondance :

Daniel Paquette
Université de Montréal
École de psychoéducation
C.P. 6128, Succursale Centre-
Ville
Montréal, QC H3C 3J7
daniel.paquette@umontreal.ca

Résumé

Cet article a pour objectif de présenter une réflexion critique sur la notion de violence du point de vue de l'éthologie et de la psychologie évolutionniste. Les auteurs définissent la violence comme étant un jugement de valeur (un abus de pouvoir) fait sur une agression définie opérationnellement par tout comportement orienté (physique, gestuel, verbal, etc.) et non ludique qui peut porter atteinte à l'intégrité physique ou psychologique d'une autre personne. Ils ne sont donc pas d'accord avec les chercheurs qui considèrent la négligence parentale, les jeux de bataille et les jeux de guerre entre les enfants comme étant violents. Ils réagissent aussi défavorablement à la tendance de certains autres à considérer la punition corporelle parentale comme étant nécessairement violente. Les auteurs présentent ensuite les fonctions biologiques adaptatives de différents types d'agressions ainsi que plusieurs de leurs mécanismes naturels de régulation, puis ils abordent la question de la violence sous deux aspects : la violence est-elle typique de l'espèce humaine et l'homme est-il plus violent que la femme? Les auteurs proposent un modèle sur les rapports de pouvoir (conjugal, parent-enfant, enfant-enfant) au sein de la famille qui pourrait permettre de mieux comprendre les conflits familiaux et leur influence possible sur le développement non seulement de l'agression chez l'enfant envers les pairs mais aussi de ses habiletés de compétition pour l'accès aux ressources de l'environnement. Ils concluent à l'aspect arbitraire de la morale et donc à l'importance de ne pas tenter de la justifier par la science.

Mots-clés : agression, compétition, éthologie, punition physique, psychologie évolutionniste, rapport de pouvoir, relation d'activation, violence conjugale.

Abstract

The objective of this article is to offer critical reflective analysis of the notion of violence from the point of view of ethology and evolutionary psychology. The authors define violence as a value judgment of aggression in which

aggression, operationally defined by any oriented (physical, gestural, verbal, etc.), non-playful behavior that may potentially cause harm to the physical or psychological integrity of another person, is deemed to be an abuse of power. Thus, they adopt a position contrary to that of researchers who consider parental neglect, play-fighting and war games among children to be violent. They also respond to the tendency to consider parental corporal punishment as necessarily violent. They then examine the adaptive biological functions of different types of aggression as well as several of the natural regulating mechanisms governing them. They consider the question of violence from two angles: is violence typical of the entire human species, and are men more violent than women? The authors then propose a model for family power relationships (marital, parent-child, child-child) which may provide a better understanding of family conflict and its possible influence on the development not only of child aggression towards peers but also of children's competitive skills for gaining access to environmental resources. Finally, they conclude that morality is arbitrary and it is therefore important not to attempt to use science to justify it.

Key words: activation relationship, aggression, competition, ethology, evolutionary psychology, physical punishment, power relationship, conjugal violence

Bien que cela puisse paraître étrange, la plupart des recherches sur la violence ne la définissent pas au préalable. Tout au plus, les chercheurs la réduisent à l'instrument d'évaluation utilisé. L'un des questionnaires les plus utilisés en psychologie dans l'étude de la violence familiale est le *Conflict Tactics Scale* de Straus (1990). Ce questionnaire permet d'évaluer la fréquence des agressions portées au conjoint (CTS-2) ou à un enfant (PCCTS) au cours de la dernière année. Ainsi, pour certains chercheurs, toute agression est une violence. Le concept de violence est de fait souvent confondu avec celui de l'agression. Le terme de violence est souvent utilisé pour exprimer nos souffrances : « je me suis senti violenté par l'absence prolongée de mon conjoint, par la perte de mon emploi, par le manque d'amour de mes parents, etc. ». Ainsi galvaudée, la violence nous apparaît omniprésente et envahissante. Ces exemples nous montrent bien qu'une définition de la violence ne peut pas reposer que sur ses conséquences. Dans un tel cas, toute souffrance, physique ou psychologique, réelle ou imaginaire, de quelqu'un résulterait de la violence et cette façon de raisonner a d'ailleurs conduit plusieurs chercheurs à considérer la négligence parentale comme une forme de violence.

La définition que nous adoptons ici fait en sorte que toute violence implique une agression, mais que toute agression n'est pas nécessairement violente. Selon nous, la violence est une agression jugée excessive par la société, en fonction de ses conséquences probables, compte tenu des connaissances et croyances inhérentes à une certaine époque et dans une culture spécifique (Paquette & Malo, 1998). En d'autres mots, la violence est un jugement de valeur sur les rapports de pouvoir, c'est-à-dire un abus de pouvoir. Ce caractère relatif plutôt qu'absolu de la violence peut être choquant pour ceux qui dénoncent la violence, mais dans les faits il y a des variations importantes entre les individus, les communautés et les différentes cultures sur les interprétations faites sur les mêmes comportements. Définir la violence comme un jugement de valeur porté sur un comportement observable nous invite à relativiser les différents points de vue, par exemple sur l'utilisation par les parents de la punition physique, une pratique encore fort commune aujourd'hui pour discipliner les enfants et qui n'était pas considérée comme étant violente au Canada il y a à peine quelques décennies. Cela soulève d'importantes

questions de recherche : pourquoi certains comportements normatifs deviennent-ils inacceptables? Pourquoi nos valeurs changent-elles? Et encore mieux, pourquoi certains chercheurs appuient-ils la criminalisation de la punition physique alors que les écrits scientifiques actuels sont trop contradictoires pour soutenir une loi interdisant son usage (Larzelere, 2000) et alors que la recherche a surtout été orientée pour lui trouver des conséquences négatives (Gershoff, 2002)?

Définir l'agression

Le terme « agression » pourrait lui aussi être considéré comme une projection anthropomorphique de l'observateur, c'est-à-dire l'interprétation d'une intentionnalité proprement humaine. Certains chercheurs en sciences biomédicales ont considéré que l'agression implique la conscience et la volonté de nuire et de détruire (ainsi que l'idée implicite d'une attaque non provoquée qui devient par la suite la cause d'un conflit). En conséquence, ils avaient conclu qu'elle est le propre de l'humain et avaient proposé de parler plutôt de conduites adversives pour l'animal, c'est-à-dire des conduites lui permettant de réagir aux changements dans l'environnement afin de recouvrer l'équilibre homéostatique (Kourilsky, Soullairac, & Grapin, 1965).

En psychologie, le terme « agression » est utilisé autant pour définir un trait de personnalité, un instinct ou une classe de réponses physiques et verbales observables (Boivin, Ouellet-Morin & Petitclerc, 2006). Konrad Lorenz (1969), le père de l'éthologie moderne, n'a lui-même fait aucune distinction entre le comportement agressif tel que l'observateur peut l'appréhender de l'extérieur et l'« instinct d'agression », c'est-à-dire cette hypothétique énergie endogène spécifique (pulsion) qui s'accumulerait progressivement au sein de l'individu et qui ensuite se déchargerait d'une façon ou d'une autre (Karli, 1987). En fait, les recherches actuelles dans des disciplines très différentes (neurobiologie, éthologie, psychologie sociale, etc.) n'appuient aucunement l'existence d'une motivation sous-jacente spécifique aux diverses formes d'agression. À la lumière des connaissances actuelles, notons toutefois que cette motivation intrinsèque pourrait être comprise comme la mobilisation d'énergie résultant d'une réaction de stress consécutive à la perception d'une menace par le cerveau. Cependant, la dépense de cette énergie accumulée si elle peut prendre la forme de l'agression peut aussi résulter en une fuite ou toute autre activité énergivore.

Les psychologues sociaux définissent aujourd'hui l'agression par tout comportement physique ou verbal dirigé vers une autre personne avec l'intention de lui causer du tort sur le plan physique ou psychologique (Boivin *et al.* 2006). Quant aux psychologues développementaux, ils distinguent l'agression hostile de l'agression instrumentale : la première ayant pour objectif d'infliger la douleur à autrui et de le blesser, et la seconde ayant pour objectif premier d'obtenir des ressources ou d'atteindre ou de maintenir une position sociale (Coie & Dodge, 1998). Afin d'avoir une définition la plus opérationnelle possible de l'agression (c'est-à-dire observable et mesurable) et qui soit valide dans tout le monde animal, il est préférable de retirer toute intentionnalité de la définition. D'une part, il est bien difficile de démontrer l'intentionnalité d'un acte agressif, entre autres parce que les individus ne sont pas nécessairement conscients des buts sous-jacents à leur comportement. D'autre part,

l'agression n'est pas nécessairement associée à la colère. Nous optons donc pour la définition suivante : l'agression consiste en tout comportement orienté (physique, gestuel, verbal, etc.) et non ludique qui peut porter atteinte à l'intégrité physique (ex. : coups) ou psychologique (ex. : insultes) d'un autre individu. Le pouvoir coercitif (agressions) s'exerce en infligeant la douleur à autrui alors que les autres formes de pouvoir s'exercent par le contrôle des ressources (biens et services, récompenses symboliques, information : Chapais, 1988, 1991). Ainsi, il s'agit d'un acte commis par quelqu'un et pouvant causer des dommages à quelqu'un d'autre mais n'en causant pas nécessairement.

L'agression selon l'éthologie

L'agression en tant que stratégie adaptative

L'éthologie est l'étude descriptive, causale et comparative du comportement des animaux (incluant les humains) dans leur environnement naturel (Tinbergen, 1971). Comme la psychologie, l'éthologie s'intéresse tant aux causes externes (stimuli déclencheurs) qu'aux causes internes (mécanismes nerveux et endocriniens) du comportement, ainsi qu'à ses processus développementaux depuis la conception (ontogenèse). Toutefois, son analyse du comportement animal et humain se fait essentiellement dans une perspective évolutionniste. L'éthologie s'intéresse donc aussi aux causes dites distales ou ultimes, c'est-à-dire à l'évolution des comportements chez les espèces au cours des générations (phylogenèse), et à la fonction biologique des comportements, c'est-à-dire leur valeur adaptative ou de survie pour les individus. Tout comme un organe, le comportement est un moyen d'adaptation à l'environnement et évolue principalement par le mécanisme de la sélection naturelle (Darwin, 1859). Il s'agit du mécanisme par lequel les individus les moins bien adaptés aux conditions de leur milieu (en raison des caractéristiques héréditaires et donc transmissibles à leur descendance) se reproduisent en moins grand nombre que les individus mieux adaptés. Au fil des générations (voire de milliers d'années), la reproduction et la mortalité différentielles font en sorte que certains caractères deviennent plus répandus que d'autres au sein d'une espèce (voir Darwin, 1859). Les découvertes des lois de l'hérédité (Mendel) et de la biologie moléculaire au XXe siècle sont venues préciser la complexité de la sélection naturelle sans toutefois la remettre fondamentalement en question. Dans le même ordre d'idées, les travaux de plusieurs anthropologues, psychologues et biologistes autour du concept de sélection culturelle (de traits culturellement transmissibles offrant également des avantages reproductifs) sont venus enrichir la réflexion sur les mécanismes de l'évolution humaine (voir Workman & Reader, 2007).

Les psychologues intéressés à comprendre l'agression se sont traditionnellement penchés sur les causes proximales des conduites agressives telles les théories de frustration-agression et d'apprentissage social, alors que la perspective évolutionniste nous invite à explorer les causes distales ou ultimes de l'agression (ses fonctions adaptatives), c'est-à-dire les contextes dans lesquels la sélection naturelle a opéré pour mettre en place les mécanismes proximaux dont parlent les psychologues, incluant les systèmes nerveux et endocriniens. En d'autres mots, les gens qui sont questionnés sur les raisons pour lesquelles ils ont été agressifs ne sont pas nécessairement conscients des objectifs ultimes de leur

comportement et vont généralement évoquer comme causes les stimuli de leur environnement qui ont déclenché leurs émotions. Par exemple, un homme peut être conscient que son comportement agressif est relié à la jalousie ressentie à la vue de sa femme avec un autre homme, mais sans savoir que la jalousie est un mécanisme proximal mis en place par l'évolution afin d'assurer son succès reproducteur (Geary, 2010).

Selon les éthologues, l'agression est un comportement adaptatif pour l'individu, un outil précieux dans la compétition intraspécifique et interspécifique (excluant la prédation) pour la survie et la reproduction des animaux, y compris les humains. Comme le précise Eibl-Eibesfeldt (1989), à l'instar de tout comportement ou structure physiologique, les conduites agressives sont des phénotypes, c'est-à-dire le produit de l'interaction entre les gènes (génotype) et l'environnement. Elles se produisent essentiellement dans deux contextes : pour la défense contre les dangers et dans la compétition pour les ressources de l'environnement (Archer, 1988). La plupart des agressions chez les primates non humains se produisent dans la compétition pour les ressources (nourriture, territoire, partenaires sexuels, etc.) et pour le statut de dominance (qui procure un accès prioritaire aux ressources), pour la défense personnelle et la protection d'autres individus ou de l'ensemble du groupe (Hamburg, 1974); de plus, les mères utilisent la punition pour socialiser leurs enfants (Fedigan, 1982). On retrouve essentiellement les mêmes contextes chez l'humain : les agressions se produisent dans le contexte de la compétition pour les ressources (défense de possessions ou du territoire, accès aux partenaires sexuels, etc.) et pour le rang social, dans la défense personnelle ou d'un autre individu (allié, enfant, etc.) ou du groupe, sous forme de punitions lorsqu'il y a transgression des règles et normes sociales par les adultes, et sous forme de punitions lorsqu'il y a désobéissance par les enfants aux règles éducatives (Eibl-Eibesfeldt, 1989).

L'agression, une stratégie compétitive parmi d'autres au cours du développement humain

Dans le courant dominant en sciences humaines que constitue la psychopathologie développementale, l'agression est l'une des composantes de la catégorie générale des problèmes de comportements extériorisés. Au lieu de tenter de comprendre les contextes dans lesquels l'agression se manifeste, cette dernière est d'emblée considérée comme une mésadaptation sociale, une manifestation d'antisocialité qu'il convient de neutraliser par le biais de programmes de prévention et d'intervention curative. Mais de plus en plus d'études visent à comprendre les déterminants propres au développement de l'agression. L'agression physique apparaît tôt chez les jeunes enfants, soit autour de 8-9 mois (Hay, Nash & Pedersen, 1983), et atteint un pic entre 15 et 24 mois chez la grande majorité d'entre eux (Tremblay, Japel, Pérusse, Boivin, Zoccolillo, Montplaisir, & McDuff, 1999). Bien que les agressions entre les enfants reflètent essentiellement à cet âge les conflits pour la possession des objets et des espaces de jeu, il est important de noter que la plupart des conflits se produisent sans agression physique et consistent à enlever ou tenter d'enlever les objets aux autres (Coie & Dodge, 1998). L'âge de deux ans correspond aussi à une période d'affirmation par l'enfant de son autonomie qui se manifeste par davantage d'opposition et d'agressivité envers les adultes. C'est aussi l'âge au cours duquel les enfants établissent entre eux une hiérarchie

de dominance (Gauthier & Jacques, 1985; Hawley & Little, 1999) : la hiérarchie est généralement établie par un certain nombre de menaces et d'agressions physiques lors par exemple de l'arrivée ou du départ d'un enfant dans un groupe. La diminution de l'agression physique chez la majorité des enfants à partir de l'âge d'environ deux ans ne signifie pas que la compétition diminue aussi. Au contraire, l'enfant apprend d'autres moyens pour obtenir ce qu'il désire, par exemples par l'intimidation et l'agression verbales (voir Coie & Dodge, 1998; Cummings, Iannotti, & Zahn-Waxler, 1989), mais aussi par des formes plus pacifiques tels l'échange et le partage (voir Caplan, Vespo, Pedersen, & Hay, 1991). Avec le développement du langage chez l'enfant, on voit aussi apparaître l'agression relationnelle (directe et indirecte) qui consiste à s'attaquer au réseau social d'un adversaire par exemple en lui disant qu'il n'est pas invité à une fête ou en laissant courir des rumeurs à son sujet. Cette forme d'agression permet à un enfant d'isoler un pair tout en augmentant son propre réseau d'influence (Burr, Ostrov, Jansen, Cullerton-Sen, & Crick, 2005).

La perspective évolutionniste considère l'agression comme une stratégie compétitive parmi d'autres stratégies pour accéder aux différentes ressources de l'environnement. Les ressources concernent ici tout ce qui est externe à l'organisme et qui est nécessaire pour survivre, se développer (physiquement et psychologiquement) et se reproduire : elles peuvent être physiques (e.g. nourriture, eau), sociales (e.g. alliance, reconnaissance verbale), émotionnelles (chaleur) et informationnelles (e.g. nouveaux stimuli, enseignements). Selon le modèle de Charlesworth (1988), l'humain, tout comme les autres animaux, a évolué de façon à trouver, acquérir et défendre les ressources nécessaires à la survie, au développement et à la reproduction. L'humain se distinguerait toutefois des autres animaux par un quatrième besoin : l'accès aux ressources pour la réalisation d'idéaux. Toujours selon ce modèle, la compétition pour les ressources limitées, caractéristique d'une espèce sociale et intelligente comme la nôtre, peut se manifester par cinq catégories de comportements : l'agression, l'intimidation, la manipulation, la tromperie et la coopération. Charlesworth (1996) a montré auprès d'enfants âgés entre 4 et 8 ans provenant de quatre cultures différentes que la coopération est une stratégie efficace dans la compétition pour l'accès au matériel de jeu. Selon les résultats de LaFrenière et Charlesworth (1987), les enfants d'âge préscolaire qui ont des habiletés à la fois pour la coopération et pour la coercition obtiennent plus de ressources dans les situations de résolution de problèmes. Les travaux de Vaughn, Vollenweider, Bost, Azria-Evans et Snider (2003) sur les enfants d'âge préscolaire et ceux de Hawley (2003a) sur les enfants d'âge scolaire montrent aussi que les enfants bistratégiques (prosocialité et coercition) contrôlent plus de ressources. Hawley (2003b) a montré que les enfants bistratégiques, bien qu'ils utilisent l'agression aussi souvent que les enfants dits « agressifs », sont moralement matures et préférés par les pairs comme partenaires de jeu. Des spécialistes de la théorie des jeux provenant de diverses disciplines ont démontré que la stratégie (règle de décision) qui procure le plus de ressources à long terme est la coopération (Axelrod, 1984), alors que la coercition apporte plus de ressources à court terme. Les études éthologiques suggèrent que, chez les espèces sociales comme la nôtre, la survie des individus dépend d'un équilibre entre la coercition et la coopération. Les individus qui utilisent souvent l'agression physique finissent par s'isoler, ce qui les empêche de profiter des bénéfices apportés par la vie sociale. D'un autre côté, ceux qui savent seulement coopérer ne se défendent pas et ne s'imposent pas quand il le faudrait dans les nombreuses situations de compétition.

Des mécanismes naturels pour contrôler l'agression

Le rapport coûts/bénéfices détermine jusqu'à quel point l'agression est une bonne stratégie évolutive. D'une part, se battre étant très coûteux pour l'individu, le temps et l'énergie investis dans l'agression par un individu pourraient lui être plus profitables dans d'autres activités de survie (alimentation, reproduction, etc.). D'autre part, il risque d'être blessé ou tué, ce qui peut diminuer le nombre de ses descendants. De plus, il n'y a pas de valeur adaptative en soi à blesser ou tuer un autre individu puisque la disparition d'un ennemi pourrait être davantage profitable à un autre concurrent. En d'autres mots, les agressions sont instrumentales, dans le sens où elles visent des objectifs à court ou à long terme, consciemment ou non. L'intentionnalité n'est donc pas ici un critère pour définir l'agression. L'agression hostile chez les enfants dont parlent les psychologues est sans doute appelée ainsi parce qu'aucun indice immédiat ne nous révèle sa fonction (qui pourrait par exemple être la dominance).

Du fait que se battre est très coûteux à l'individu (Maynard Smith, 1982), des mécanismes ont été mis en place au cours de l'évolution afin de minimiser l'utilisation de l'agression physique. Un premier mécanisme concerne l'existence, chez de nombreuses espèces, de comportements ritualisés que sont les signaux de menace et de soumission. Les signaux de menace visent l'intimidation de l'adversaire sans contact physique. Ils consistent par exemple à se montrer plus grand ou plus gros, à exposer les armes telles les dents, les cornes ou les poings, ou à faire du bruit. Les signaux de soumission (ou d'apaisement) ont pour effet de neutraliser l'agressivité de l'adversaire; ce sont des signaux (ex. : immobilisation, exposition d'une partie vulnérable comme le cou, cris de détresse) indiquant que l'adversaire est reconnu comme étant le vainqueur. Dans le cas où les menaces ne sont pas suffisantes pour induire une soumission de la part de l'adversaire, une escalade de menaces réciproques mènera à des agressions physiques. Un autre mécanisme, observé uniquement chez les espèces sociales, concerne l'établissement d'une hiérarchie de dominance entre les individus d'un même groupe. La dominance sociale est une forme de pouvoir qui s'établit par l'intimidation et la coercition (Fedigan, 1982; Jones, 1984). L'existence d'une hiérarchie de dominance n'est possible que chez les espèces qui ont une bonne mémoire. Sa fonction est de déterminer l'accès prioritaire aux ressources lorsqu'elles sont limitées en évitant les conflits et donc les risques de blessures (Paquette, 1994). La hiérarchie résulte le plus souvent de quelques interactions agressives, mais une fois établie, elle détermine automatiquement la priorité d'accès aux ressources sans que les opposants s'agressent de nouveau puisque chacun connaît sa place dans la hiérarchie.

Il existe par ailleurs une autre stratégie évolutive pour minimiser les blessures causées par l'agression, une stratégie d'apprentissage qui prend une grande place dans les interactions entre les jeunes (surtout des mâles) chez de nombreuses espèces de mammifères sociaux y compris l'humain: les jeux de lutte ou de bataille (rough-and-tumble play). Ce type de jeu est constitué d'un ensemble de mécanismes (e.g. sourire de jeu, handicaper sa force, pauses mutuelles, renversement de rôles, etc.) afin de baisser la tension et d'éviter l'escalade des agressions, permettant ainsi dans un contexte dyadique sans intervention d'un tiers, non seulement le développement de liens sociaux, le développement des habiletés de combat, de se

familiariser avec les rôles de dominant et de subordonné, de connaître les forces et habiletés des autres, mais aussi, une fois rendu à l'adolescence, d'établir et de maintenir un rang élevé de dominance (Paquette, 1994). Les caractéristiques et les mécanismes des jeux de bataille entre les jeunes se sont avérés être les mêmes chez tous les mammifères étudiés, y compris chez l'espèce humaine (Paquette, 1994). Ces mécanismes ont pour objectifs de maintenir l'excitation à un niveau optimal (ni trop bas ni trop haut) afin de permettre la prolongation du jeu (et donc la réalisation des fonctions de base), de minimiser le risque de blessures et d'éviter que les jeux culminent en vraies agressions.

Les jeux de bataille ne sont pas violents

Les jeux de bataille (ou de tirailage, de chamaillage) sont les jeux vigoureux qui consistent à se poursuivre, à s'agripper, à se tirer, à se pousser et à rouler l'un sur l'autre dans un contexte de jeu, de plaisir évident (Pellegrini & Smith, 1998). Ces jeux sont pourtant parfois perçus par les adultes comme étant violents, dérangeants et potentiellement dangereux (Panksepp, 1993). Ils sont généralement interdits dans les écoles et les garderies sans doute parce que les enseignant(e)s et les éducateur(trice)s sont tout particulièrement préoccupés par les risques d'accidents, de blessures chez les jeunes. Smith, Smees, Pellegrini et Menesini (2002) ont montré que les enseignants d'enfants âgés entre 5 et 8 ans en ont une perception négative et ont aussi plus de difficulté que d'autres travailleurs à les distinguer des vraies batailles, alors que les enfants sont capables de distinguer les batailles et les jeux de bataille dès l'âge de quatre ans (Pellegrini & Perlmutter, 1988). Durant les jeux de bataille, on peut constater régulièrement chez les opposants des sourires et des rires, alors qu'on observe des expressions faciales négatives (regard fixe, visage froncé, cris) au cours des vraies batailles (agressions réciproques entre deux ou plusieurs individus). Plusieurs autres différences sont aussi observées. Les batailles sont unidirectionnelles car elles conduisent à un gagnant et un perdant alors que, dans les jeux de bataille, le plus fort réduit généralement sa force afin qu'il y ait une certaine réciprocité, c'est-à-dire afin que chacun des joueurs puisse à tour de rôle être le poursuivant ou avoir la position du dessus. Cette réciprocité dans les jeux de bataille permet une prolongation de cette activité alors que les batailles sont relativement courtes et provoquent assez rapidement une séparation des opposants, soit due à la soumission effectuée par le perdant, soit due à l'intervention d'un ou plusieurs alliés. Enfin, les jeux de bataille semblent sans but alors que les batailles sont la manifestation d'un conflit pour des ressources de l'environnement (espaces, objets, amis, etc.) ou simplement un conflit pour déterminer le rang de dominance. À noter aussi qu'il n'y a pas de corrélation entre ces deux types d'activité (Pellegrini, 1989), c'est-à-dire que les enfants qui font souvent des jeux de bataille ne sont pas ceux qui font le plus de batailles (sauf peut-être à l'approche de la puberté). Les enseignant(e)s ont aussi dit que les jeux de bataille dégénèrent en vraies batailles dans environ 29% des cas alors qu'en réalité ces jeux conduisent à de vraies batailles dans moins de 1% des cas selon des observations indépendantes (voir Smith *et al.*, 2002).

Lorsque les jeux de bataille entre enfants sont permis par les adultes, ils occupent tout au plus 5% du temps libre chez les enfants d'âge préscolaire, 13,3% à l'âge de sept ans et 4,6% à l'âge de onze ans (Pellegrini & Perlmutter, 1988). Ces

jeux sont progressivement remplacés par des jeux avec des règles (par exemple le jeu de poursuite est remplacé par la « tag ») et par des jeux de coopération. Contrairement à la croyance populaire, les jeux de bataille constituent un indicateur de compétence sociale puisqu'ils sont reliés à la popularité de l'enfant et à sa capacité de résolution de problèmes sociaux (MacDonald, 1992). Le risque qu'un jeu de bataille culmine en vraie bataille est de 0,006% chez les enfants réputés populaires alors qu'il est de 28% chez les enfants réputés rejetés (Pellegrini & Perlmutter, 1988). Ces derniers sont connus pour se sentir facilement menacés et pour agresser les autres enfants lorsque les situations sont ambiguës. En fait, ces enfants semblent avoir plus de difficultés que les autres à interpréter les signaux qui discriminent les jeux et les agressions. Les expériences de privation de jeux sociaux entre jeunes singes le confirment : ceux qui en sont privés manifestent plus tard davantage de comportements agressifs et sont rejetés par les autres; ils ne savent pas comment se défendre lorsqu'ils sont attaqués, perçoivent des menaces quand il n'y en a pas et n'en perçoivent pas lorsqu'ils le devraient (Hughes, 1999; Novak & Harlow, 1975). Ils semblent ne pas avoir appris les règles de la ritualisation des comportements sociaux.

Les jeux de guerre ne sont pas violents

Alors que les jeux de bataille constituent un héritage mammalien, les jeux de guerre semblent être le propre de notre espèce et le fait qu'ils soient phylogénétiquement récents correspond sans doute au développement fulgurant de notre néocortex. Les jeux de guerre¹ incluent les jeux avec des fusils et les jeux de « faire semblant » ou jeux de rôles impliquant des guerriers ou des super héros (Costabile, Genta, Zucchini, Smith, & Harker, 1992). Ces jeux sont plutôt fréquents : 50% des enfants d'âge préscolaire en font au moins une fois par semaine à la maison, que les parents essaient ou non de les en décourager (Costabile *et al.*, 1992). Bien que l'opinion des parents varie quant à la réalisation de ces jeux à la maison, ces derniers semblent toutefois unanimes pour ne pas les permettre à la garderie et à l'école (Costabile *et al.*, 1992). Bien que les jeux de bataille et les jeux de guerre apparaissent tous deux au même âge, soit vers 2-3 ans, et qu'ils sont surtout faits par les garçons, ils sont souvent mis dans une même catégorie générale alors qu'ils sont très différents les uns des autres (Costabile *et al.*, 1992; Hellendoorn & Harinck, 1997; Sutton-Smith, 1988). Les jeux de bataille sont d'abord et avant tout des jeux de contact physique entre deux partenaires sans besoin d'aucun objet, alors que les jeux de guerre sont d'abord et avant tout des jeux symboliques, impliquant ou non un ou plusieurs partenaires (jeu solitaire ou social), avec ou sans arme-jouet. De par le sérieux exprimé par les expressions faciales, les jeux de guerre les rapprochent des véritables batailles et tous deux contrastent avec les jeux de bataille. Les recherches n'ont pas montré de lien entre les jeux de guerre et l'agressivité des enfants sauf pour les enfants turbulents (hard-to-manage) caractérisés par l'hyperactivité et les troubles de comportement (Hughes, Cutting, & Dunn, 2001). Ces enfants font plus de comportements antisociaux et aussi plus de jeux symboliques violents. Alors que normalement les jeux de guerre occupent environ 16% des jeux symboliques faits par les garçons, ils occupent 36%

¹ Les jeux de guerre n'incluent pas les jeux vidéo.

des jeux symboliques chez les garçons turbulents (chez les filles, les proportions sont respectivement 5% et 23% : Hughes *et al.*, 2001). Les enfants turbulents ont aussi plus d'émotions négatives et plus de difficultés à détecter et comprendre les émotions. Ils ont moins de comportements prosociaux, ils sont moins empathiques et finalement ils répondent plus négativement aux menaces de perdre un jeu compétitif (Hughes, White, Sharpen, & Dunn, 2000).

La violence est-elle typique de l'espèce humaine?

La fonction biologique de la morale

En tant que jugement de valeur, on peut dire que la violence est le propre de l'humain : nous sommes probablement les seuls sur cette planète à juger les agressions animales et humaines comme étant violentes ou non. Il faut dire que la morale fait aussi partie de notre héritage évolutif : nous sommes prédisposés à intégrer des concepts moraux. Ce mécanisme proximal permettrait la vie sociale, et ce, en favorisant un équilibre entre les besoins individuels et ceux du groupe. Selon Darwin (1871), la moralité résulterait de la sélection naturelle en favorisant la solidarité entre les humains du même groupe. La moralité permettrait tout particulièrement la vie de groupe entre humains non-apparentés en facilitant l'altruisme réciproque (Workman & Reader, 2007). L'altruisme réciproque est l'échange non simultané (avec un délai temporel) de services entre deux individus non apparentés de la même espèce (Trivers, 1971). Il peut évoluer chez les espèces capables de se reconnaître individuellement et de se souvenir des événements passés. Un tel comportement est sélectionné au cours de l'évolution si chaque partenaire reçoit plus que ce qu'il apporte : par exemple le coût de soutenir un allié contre un adversaire est faible comparativement au bénéfice apporté par un statut élevé de dominance. Trivers (1971) considère que l'altruisme réciproque est susceptible d'avoir joué un rôle important au cours de l'évolution des hominidés. Des règles de réciprocité ont été établies dans toutes les cultures (Mauss, 1967) et elles assurent la cohésion sociale et donc la survie de chacun des humains face à l'hostilité de l'environnement (prédation, maladies, famine, catastrophes naturelles, agressions intraspécifiques, etc.).

La morale a de fait un caractère universel (Brown, 1991). Bien qu'il y ait une grande variabilité interculturelle de la morale, certains principes moraux sont présents dans toutes les cultures, et les transgressions de ces principes provoquent des réponses émotionnelles spécifiques (Rozin, Lowery, Imada, & Haidt, 1999). De plus, le sens moral apparaît très tôt chez les enfants : un enfant de trois ans dispose déjà d'une idée de ce qui est bien ou mal, et un enfant de quatre ans commence à faire des jugements moraux (Yuill, 1984), au même âge où apparaît la théorie de l'esprit. Ce concept réfère à la capacité à se mettre à la place des autres, à se représenter les états mentaux reliés aux comportements des autres afin de connaître leurs croyances, désirs ou intentions. La théorie de l'esprit est importante pour détecter les profiteurs et les tricheurs, c'est-à-dire ceux qui ne s'engageront pas dans l'altruisme réciproque; elle nous permet également de manipuler les autres pour atteindre nos objectifs personnels. Selon Charlesworth (1991), l'expression des émotions par les jeunes enfants (moins de deux ans) met en évidence un sens inné de la justice, la colère étant un bon indice d'injustice ressentie et la joie étant

un indice d'atteinte de la justice. Avec l'âge et l'expérience, la dimension cognitive s'intégrerait à la dimension affective afin d'assurer le développement du sens de la justice en fonction des demandes de l'environnement.

En somme, porter un jugement moral sur une agression peut être la première étape d'un mécanisme de régulation favorisant la solidarité du groupe chez l'humain.

Nos cousins les grands singes

L'étude comparative des comportements sociaux de l'humain et des grands singes actuels peut nous aider à comprendre la phylogenèse de l'agression humaine, à condition de tenir compte du degré d'apparentement entre les espèces et de l'environnement physique et social dans lequel chacune a évolué. L'humain est plus proche du chimpanzé commun puisqu'ils ont eu un ancêtre commun il y a environ 5 millions d'années, mais tous deux ont continué à s'adapter à des environnements différents au cours de ces cinq derniers millions d'années. Notre lien avec le gorille remonte à 8-10 millions d'années, et celui avec l'orang-outan à 12-13 millions d'années. L'orang-outan, le gorille et le chimpanzé commun détiennent, parmi les primates, chacun un record pour une forme particulière d'agression (Wrangham & Peterson, 1996). La présentation de ces formes permettra d'illustrer le caractère adaptatif de l'agression à l'environnement physique ou social.

Le viol. Les orangs-outans sont des animaux solitaires qui vivent chacun sur un territoire différent. Il existe chez cette espèce deux types de mâles adultes. Les gros mâles sont intolérants et très agressifs entre eux; mais les femelles ont avec ces derniers des relations sexuelles relaxes et consentantes. Cela n'est cependant pas le cas avec les petits mâles (de même grosseur que les femelles bien que de même âge que les gros mâles) : 88% des relations sexuelles sont des copulations forcées (« violés ») avec morsures et coups. Une femelle qui ne voudrait pas s'accoupler avec un gros mâle n'aurait pas de difficulté à le semer en allant au sommet des arbres; par contre, les petits mâles, étant tout autant agiles que les femelles, les rattrapent sans problème. Les copulations forcées sont très rares chez les mammifères, elles sont occasionnelles chez les chimpanzés communs, les singes hurleurs et les gorilles captifs, mais elles sont routinières chez les orang-outans et les éléphants de mer (Wrangham & Peterson, 1996). Il semble que cette stratégie soit la seule façon pour certains mâles de s'accoupler, bien qu'on ne connaisse pas son effet réel sur la reproduction.

L'infanticide. Les gorilles sont des animaux plutôt calmes, leurs interactions sont affectueuses et les agressions plutôt rares. Les mâles dominants (« dos argentés ») ayant un harem, un certain nombre de mâles se retrouvent sans femelles et ne peuvent s'accoupler. Ces mâles si calmes la plupart du temps sont pourtant responsables des infanticides : un enfant sur sept meurt par infanticide avant l'âge de trois ans. Ces infanticides se produisent lorsque le mâle détenant un harem meurt, laissant les jeunes sans protection, mais aussi comme stratégie pour s'accaparer les femelles qui ont déjà un mâle protecteur. De fait, la femelle qui a perdu son petit part généralement avec le mâle tueur, et ce sans menace ni contrainte. Cela s'explique par le fait que, par sélection naturelle, les femelles qui

par le passé sont restées avec le mâle soi disant protecteur ont laissé moins de descendants que les femelles qui sont parties avec le mâle tueur.

Le harcèlement sexuel. Les chimpanzés communs sont des animaux nerveux qui vivent en groupes composés de mâles et de femelles ayant des relations sexuelles multiples, les mâles les plus dominants ayant une priorité d'accès aux femelles. Les mâles se battent plus fréquemment et intensément que les femelles. Dès la puberté, les mâles ont tendance à être brutaux avec les femelles jusqu'à ce qu'ils les dominent. Afin de former un « consortship » avec une femelle qui n'a pas d'alliées, un mâle commence d'abord par l'épouiller et partager sa viande avec elle, mais si la femelle résiste à son approche affiliative, il entreprend alors du harcèlement physique, en augmentant l'intensité de ses attaques jusqu'à ce qu'elle consente de s'accoupler. Il est à noter que la copulation forcée chez les orangs-outans et l'harcèlement physique chez les chimpanzés mettent en évidence la solitude ou l'absence de réseau social de la femelle comme facteur de vulnérabilité.

Le raid. Les chimpanzés communs sont aussi les seuls primates non humains à faire des incursions agressives en groupe dans les territoires voisins (« raid ») afin de trouver et de battre à mort un chimpanzé isolé de son groupe. Chez beaucoup d'espèces de primates, ce sont les femelles qui défendent férocelement leur territoire mais ces dernières repoussent les étrangers sans les tuer. Non seulement les chimpanzés mâles défendent en groupe leur territoire, mais font surtout ces expéditions dans les territoires voisins, en silence afin de surprendre l'adversaire et n'attaquent que s'ils ont l'avantage numérique. Leurs agressions sont plus sévères envers les mâles; plutôt que de tuer les femelles nullipares, ces dernières sont forcées de les suivre. Cette forme d'agression entre communautés de la même espèce est responsable de la mortalité de 30% des mâles adultes. Les primatologues ont été témoins à plusieurs occasions de la disparition complète d'une communauté, les gagnants s'appropriant ensuite un nouveau territoire. Ce qui est le plus étonnant, c'est que les individus de ces communautés voisines avaient déjà par le passé fait partie de la même communauté qui étant trop nombreuse s'était divisée. Cette description correspond tout-à-fait aux guerres observées chez les Yanomami, un peuple polygyne vivant au Vénézuëla et au nord du Brésil. Ces guerres, qui tuaient d'ailleurs jusqu'à 30% des hommes, ne visaient pas l'obtention de plus de ressources mais commençaient généralement par un conflit entre deux individus qui progressivement s'étendait aux communautés entières.

L'amour et pas la guerre. On ne peut terminer cette section sans parler des bonobos, une espèce de chimpanzés tout particulièrement pacifique (comparativement à bien des primates) qui s'est séparée des chimpanzés communs il y a environ 2 à 2,5 millions d'années. Tout comme chez les chimpanzés communs, les bonobos mâles sont plus gros que les femelles, mais ils se distinguent des premiers par des taux très faibles d'agressions intrasexuelles, intersexuelles et inter-communautés. Contrairement aux chimpanzés communs, les bonobos mâles ne dominent pas les femelles. De plus, les mâles sont moins compétitifs pour le rang de dominance, s'agressent moins sévèrement, ne font pas d'alliances entre eux pour accéder à un statut élevé et chassent les étrangers de leur territoire plutôt que de les tuer. Enfin, les mâles dépendent de leur mère pour accéder à un rang élevé de dominance. Cette situation s'expliquerait, selon Wrangham et Peterson

(1996), par le fait que les femelles vivent en plus grands groupes stables que chez les chimpanzés communs, qu'elles passent beaucoup de temps à développer des relations affiliatives (par l'épouillage mutuel et par des activités homosexuelles), et donc qu'elles coopèrent par exemple en faisant des alliances pour se défendre ou pour soutenir leurs fils. De plus, les femelles utilisent l'activité sexuelle comme médium de communication dans des contextes très variés (pour calmer, pour se réconcilier après un conflit, pour obtenir une ressource, etc.), et non seulement pour la reproduction. Cette évolution vers la création de grands groupes stables de femelles non apparentées aurait été possible, toujours selon ces auteurs, grâce à l'accès par les bonobos à une nourriture qui exige moins de déplacements sur le territoire, c'est-à-dire les feuilles et les herbes, et ce grâce à l'absence de gorilles qui généralement convoitent ce type de nourriture (Wrangham & Peterson, 1996).

En somme, bien que la guerre soit beaucoup plus complexe chez l'humain, tout particulièrement dans les sociétés industrielles, il n'y a pas de raison de penser qu'elle soit spécifiquement humaine et uniquement le produit de la culture (Wrangham & Peterson, 1996; Wrangham, 2010). Selon Wrangham et Peterson (1996), la guerre prend ses racines dans la compétition pour le statut de dominance. La motivation première ou immédiate des chimpanzés communs et des humains n'est pas de s'accoupler davantage ou d'obtenir plus de ressources alimentaires, mais de dominer les autres (voir aussi Paquette, 1994). Même si l'humain manifeste toutes les formes d'agression nommées ci-haut (à une fréquence beaucoup moindre, sauf peut-être pour la guerre) et que son comportement s'apparente davantage à celui du chimpanzé commun qu'aux autres espèces de grands singes, il faut être prudent dans les conclusions qu'on peut en tirer. Il se peut que les traits psychologiques des humains d'aujourd'hui résultent des adaptations réalisées durant le Pléistocène (la période comprise entre 1,8 million d'années et 10,000 ans : Tooby & Cosmides, 1990), tel que le conçoit la psychologie évolutionniste. La psychologie évolutionniste s'intéresse spécifiquement à l'évolution de l'esprit (mind) chez l'espèce humaine. Elle a fait sienne les théories à la base de la sociobiologie, qui elle-même résulte de l'intégration de l'éthologie, de l'écologie (dynamique des populations) et du néodarwinisme. Il se peut aussi que ces traits soient des mésadaptations à notre environnement actuel, lequel a considérablement changé sur une courte période de temps. Il est important de souligner que les psychologues évolutionnistes ne considèrent pas toute caractéristique psychologique ou tout comportement chez l'humain comme étant nécessairement adaptatif. De plus, tout comme pour l'éthologie et la sociobiologie, la psychologie évolutionniste n'est pas déterministe : l'effet des gènes est conçu en termes de prédispositions plutôt qu'en termes de causes. Il convient donc de toujours demeurer vigilant face aux personnes qui tenteront de justifier les comportements humains et les inégalités sociales à partir des thèses évolutionnistes car ces dernières nous parlent de prédispositions biologiques qui dépendent de l'environnement pour s'actualiser. Enfin, comme l'a dit Dawkins (1976), l'évolution nous a dotés d'une conscience qui nous permet justement de faire des choix pouvant aller à l'encontre de nos prédispositions si nous le voulons.

L'homme est-il plus violent que la femme?

L'homme est physiquement plus agressif que la femme

Comme nous l'avons vu précédemment, il est plus facile de déterminer si l'homme commet plus d'agressions que la femme que de déterminer s'il est plus violent qu'elle. En fait, tout comme chez la plupart des espèces de primates, les hommes sont en moyenne physiquement plus agressifs et plus grands que les femmes. Les hommes prennent aussi, de façon générale, plus de risques que les femmes (Byrnes, Miller & Schaffer, 1999), l'agression étant une forme particulière de prise de risque. La différence sexuelle quant à l'agression physique a été observée dans toutes les cultures humaines qui ont été étudiées (Maccoby & Jacklin, 1974). Ce dimorphisme sexuel de l'agression et de la taille résulte du mécanisme de la sélection sexuelle (Darwin, 1871), une forme particulière de sélection naturelle qui procure un avantage reproductif à un individu (le mâle chez les mammifères) par rapport aux autres du même sexe que le sien. C'est la combinaison de deux facteurs qui aurait conduit au dimorphisme sexuel de l'agression physique chez les primates : la compétition entre les mâles pour l'accès sexuel aux femelles et le fait que les femelles choisissent les mâles les plus dominants. Chez les mammifères, la meilleure stratégie évolutive des mâles pour augmenter leur succès reproducteur est de s'accoupler avec le plus de femelles possible (stratégie quantitative) alors que pour les femelles, compte tenu des grossesses, leur meilleure stratégie est de s'accoupler avec un mâle ayant de bons gènes pour la survie de leur progéniture (stratégie qualitative). Dans des conditions difficiles de survie, la sélection naturelle va favoriser une stratégie qualitative en privilégiant les mâles qui vont montrer un investissement parental auprès des enfants dans un contexte de monogamie. Tout cela explique la relation observée entre les types d'accouplement et le dimorphisme sexuel, soit un dimorphisme prononcé chez les espèces polygames et l'absence de dimorphisme chez les espèces monogames, c'est-à-dire pas de différence sexuelle de l'agression physique et de la taille entre mâles et femelles. Nous verrons plus loin en quoi l'humain se distingue des autres espèces animales à cet égard.

La compétition inter-femmes

Dès l'âge d'environ 3 ans, les garçons commettent significativement plus d'agressions physiques et sont plus centrés sur la dominance que les filles (Archer & Côté, 2005) alors que ces dernières commettent davantage d'agressions relationnelles que les garçons (Crick, Casas, & Mosher, 1997). Ceci reflète bien sûr le fait que ces dernières ont en moyenne de plus grandes habiletés verbales que les garçons, mais il met aussi en évidence une compétition intrasexuelle pour les ressources, tout particulièrement pour les garçons et pour le réseau d'amies, la prévalence augmentant jusqu'à l'âge de la puberté (voir Vaillancourt, 2005). Chez la plupart des espèces de primates non humains, les femelles rivalisent entre elles surtout pour les ressources alimentaires (du fait qu'elles portent et élèvent les jeunes) alors que les mâles rivalisent entre eux pour l'accès exclusif aux partenaires sexuels (Barash, 1982; Chapais, 1984). À l'instar d'autres auteurs avant lui, Paquette (2004a) a proposé que la plus grande vulnérabilité et dépendance des enfants humains aurait amené les femmes, à un moment donné au cours de l'évolution, à choisir des hommes pourvoyeurs de ressources plutôt que de choisir les hommes

les plus dominants, ce qui expliquerait la diminution du dimorphisme sexuel de la taille au cours de l'évolution et la compétition inter-femmes, documentée dans plusieurs cultures, pour les hommes qui contrôlent des produits de subsistance (Campbell, 2002). L'intensité de cette compétition qui peut autant se manifester par des agressions physiques que relationnelles est inversement reliée à l'indépendance financière des femmes (Glazer, 1992; Schuster, 1985), c'est-à-dire qu'il y a peu ou pas de compétition entre les femmes qui ne dépendent pas des hommes pour survivre.

La violence conjugale

Les études sur la violence conjugale ont conduit, de façon générale, à dépeindre l'homme comme étant beaucoup plus violent que la femme et, de façon plus spécifique, à considérer les hommes physiquement violents comme des cas cliniques. Il faut dire que la plupart de nos connaissances sur la violence conjugale provenaient d'études sur le vécu des femmes battues qui sont hébergées dans des maisons d'accueil. Ces dernières années, plusieurs études auprès de la population générale ont documenté auprès des couples, non seulement les agressions physiques des hommes envers les femmes, mais aussi celles des femmes envers les hommes. Elles ont révélé des taux d'agressions physiques de la part des femmes beaucoup plus élevés que prévu. Dans une étude récente auprès de 4239 étudiants universitaires provenant de 32 pays, Straus (2008) a montré que l'agression physique (mineure et sévère) est utilisée par les femmes et par les hommes dans un rapport de dominance avec le conjoint, que dans 69% des cas les taux d'agressions physiques sont similaires entre les deux partenaires (violence bidirectionnelle), que l'autodéfense n'explique qu'une très faible portion des agressions conjugales, et que les taux d'agressions physiques sont associés positivement à la durée de la relation conjugale. Slep et O'Leary (2005), réalisant la première étude populationnelle examinant quatre formes d'agressions familiales (père-à-mère, mère-à-père, mère-à-enfant et père-à-enfant) ont pu montrer que la violence est plus répandue dans les familles biparentales avec jeunes enfants (3-7 ans) que l'indiquent les études épidémiologiques (qui souvent ne questionnent qu'un seul répondant). Presque 90% des familles ont manifesté au moins l'une des quatre formes d'agressions nommées ci-dessus (qu'elles soient mineures ou sévères) au cours de la dernière année et la cooccurrence entre deux formes qu'elles soient était plutôt la règle (82%). Il y avait cooccurrence d'agression parentale et d'agression interparentale (d'un parent vers l'autre parent) dans 51% des familles. De plus, le tiers des familles ont utilisé l'agression dite sévère (donner un coup de poing, frapper avec un objet dur, etc.). Enfin, l'agression physique des femmes à l'égard de leur conjoint était commune : il y avait des agressions mère-à-père et père-à-mère chez les deux tiers des familles. Les études récentes sur l'agression physique dans des échantillons variés documentent ainsi, de façon inattendue, des associations modérées à fortes entre les agressions parentales et les agressions interparentales (Slep & O'Leary, 2001). Bien entendu, tout ceci ne change pas le fait que l'agression masculine affecte davantage l'intégrité physique et psychologique des victimes (Holden & Barker, 2004). Par contre, ces données nous parlent d'un même processus sous-jacent à la violence commune dans le couple et au terrorisme patriarcal tels que distingués par Straus (1990) et Johnson (1995): dans les deux cas, il y a tentative de domination de la part des deux conjoints, qui peut

impliquer la force physique, les menaces, la subordination économique, l'isolement ou des tactiques psychologiques de contrôle. Les agressions constituent ici des tentatives de prise de contrôle de l'autre dans un rapport de pouvoir à établir. Nous convenons donc, à l'instar de plusieurs auteurs, que la violence interpersonnelle est un abus des rapports de pouvoir (Krug, Dahlberg, Mercy, Zwi, & Lozano-Ascencio, 2002). La violence nous apparaît aussi comme un phénomène dimensionnel plutôt que catégoriel. Alors que l'approche catégorielle conduit à considérer les individus physiquement violents comme des cas cliniques, l'approche dimensionnelle considère la violence comme un moyen de gérer les conflits (voir Jouriles, Norwood, McDonald, & Peters, 2001) et considère que tout individu est susceptible, dans des circonstances particulières, d'user de violence pour atteindre ses objectifs.

En somme, bien que l'homme ait de façon générale davantage tendance à utiliser l'agression physique que la femme, cette dernière l'utilise aussi dans la compétition intrasexuelle et dans les conflits conjugaux. Avant de pouvoir dire si l'homme est plus violent que la femme, il nous faudra déterminer la limite à partir de laquelle les agressions constituent un abus des rapports de pouvoir, rapports qui d'ailleurs peuvent se manifester sous différentes formes de contrôle, pas seulement coercitif.

Les rapports de pouvoir au sein de la famille

Selon Dutton (1995), le processus d'apprentissage social n'est pas suffisant pour expliquer les rapports de pouvoir qui peuvent mener à la violence dans les relations interpersonnelles. Les rapports de pouvoir sont omniprésents et centraux à l'organisation sociale des humains et déterminent l'acquisition des ressources (nourriture, territoire, partenaires sexuels, etc.) : les hommes et les femmes ont tous deux une prédisposition à établir des rapports de pouvoir avec les autres (Chapais, 1991; Sokoloff & Dupont, 2005).

L'analyse des rapports de pouvoir au sein de la famille pourrait s'avérer fort enrichissante pour comprendre l'utilisation de l'agression par les enfants lors de la résolution des conflits avec les pairs. En principe, les enfants d'âge préscolaire peuvent apprendre à gérer les conflits par l'observation des conflits père-mère et par le vécu de conflits avec leurs parents et la fratrie. Le tableau 1 illustre le type de rapport de pouvoir dans chacun des trois sous-systèmes familiaux (relations mère-père, parent-enfant et enfant-enfant). D'une part, nous savons que la fréquence des conflits conjugaux est associée aux agressions des enfants envers les pairs (Cummings & Cummings, 1988). Les conflits conjugaux sont aussi associés au désengagement parental, à la discipline inconstante et à la punition sévère et coercitive à l'égard des enfants (Dunn & Davies, 2001). D'autre part, les travaux bien connus de Baumrind (1971) ont établi une relation claire entre le style démocratique (chaleur et contrôle élevés) des parents et le développement chez les enfants d'une confiance en soi et de la capacité de coopérer avec les adultes et les pairs à l'âge préscolaire, alors que le style autoritaire (chaleur faible et contrôle élevé) des parents est relié à l'agressivité des enfants. Finalement, une étude récente a montré que la maltraitance (abus physique) durant l'enfance est reliée, à l'âge de 9 ans, à plus d'agressions physiques chez les garçons et à plus d'agressions relationnelles chez les filles (Burr *et al.*, 2005).

Tableau 1. Les rapports de pouvoir dans les relations mère-père, parent-enfant et enfant-enfant

Sous-systèmes familiaux	Rapports de pouvoir	
<u>Mère-père</u> : Styles de résolution des conflits conjugaux	De domination (coercition, contrôle, manipulation, retrait; violence conjugale)	Égalitaire (affection, soutien, négociation, écoute attentive)
<u>Parent-enfant</u> : Styles parentaux	Autoritaire (chaleur faible et contrôle élevé; abus physique)	Démocratique (chaleur élevée et contrôle élevé)
<u>Enfant-enfant</u> : Styles compétitifs chez l'enfant	Coercition (agressions physique et relationnelle), dominance	Coopération, leadership

La coopération est aussi considérée ici comme une stratégie de résolution des conflits basée sur les rapports de pouvoir. On s'attend donc à ce que les enfants privilégient l'agression à la coopération lorsque les parents font de même dans leurs conflits entre eux et avec les enfants. Malheureusement, très peu d'études ont regardé simultanément l'effet des conflits interparentaux et du comportement parental sur le développement de l'enfant.

Il y a dans la littérature une tendance à penser qu'un rang élevé de dominance puisse être atteint par les enfants non pas seulement par la coercition (i.e. agression, intimidation), mais aussi par la prosocialité (i.e. persuasion, négociation, partage, aide, coopération). Nous ne partageons pas le point de vue de Hawley (1999, 2002) et de Pellegrini *et al.* (2007) voulant que chez l'humain la dominance sociale soit l'habileté différentielle à acquérir ou contrôler les ressources indépendamment des moyens utilisés. Comme nous l'avons vu précédemment, la dominance sociale n'est chez l'humain qu'un type de rapport de pouvoir parmi d'autres pour acquérir les ressources de l'environnement, celui qui s'établit et se maintient par les comportements agonistiques et la coercition, tout comme le font les autres animaux. Cette méprise provient possiblement des données de Savin-Williams (1987) qui montraient que les garçons dominants à l'école avaient eu à l'âge préscolaire les taux les plus élevés de comportements prosociaux avec les pairs. La coopération et l'altruisme réciproque permettent aussi l'accès aux ressources mais ne conduisent pas à un rang élevé de dominance. En d'autres mots, celui qui obtient le plus de ressources n'est pas nécessairement le plus dominant. On peut très bien imaginer que la coopération et l'altruisme réciproque aient mené à un autre type de rapport de pouvoir qui aurait tout particulièrement pris de l'importance au cours de l'évolution humaine: le leadership. D'après la revue de la littérature faite par van Vugt (2006), il n'y a aucune association entre la dominance et le leadership. Ce sont deux formes différentes de pouvoir (Jones, 1984), la première résultant de la contrainte et la seconde de l'influence. Selon Hollander (1985), l'élément le plus constant des définitions du leadership proposées implique un processus d'influence entre le leader et ceux qui le suivent vers l'atteinte d'un but commun. Le leadership résulterait des habiletés prosociales d'un individu à convaincre les autres qu'il peut, plus que tout autre, servir le groupe dans l'atteinte de ses objectifs, et ce afin d'être

«élu» par le groupe (Bass & Stogdill, 1990; Hartup, 1983). On pourrait dire que le leadership est une forme de coopération entre un groupe et un individu qui aide ce dernier à se structurer vers l'atteinte d'un but commun. Il va sans dire que dans la réalité les deux phénomènes que sont la dominance sociale et le leadership peuvent se combiner de sorte qu'il est facile de penser que l'un est une composante de l'autre.

La punition physique, une tactique de contrôle parental parmi d'autres

La punition physique ou corporelle est une pratique disciplinaire utilisée dans beaucoup de pays (Lansford & Dodge, 2008; Maker, Shah, & Agha, 2005). Plus de 90% des parents américains l'ont utilisé au moins une fois et 40 à 70% au cours de la dernière année (Lansford & Dodge, 2008). Toutefois, la punition physique demeure en moyenne rarement utilisée par les parents, soit 1-2 fois par mois, et surtout avec les enfants de 5 ans ou moins (Gershoff, 2002). Au Québec, on parle systématiquement de violence physique mineure plutôt que de punition physique : 43% des enfants auraient vécu au moins un épisode de violence physique mineure en 2004 (Clément, 2009). La violence physique mineure, telle qu'évaluée avec le questionnaire auto-rapporté de Straus (1990), inclut le fait de secouer un enfant de plus de 2 ans, lui taper les fesses à l'aide des mains nues, le pincer ou lui donner une tape sur la main, le bras ou la jambe. L'utilisation du concept de « violence physique mineure » par les chercheurs est abusive compte tenu que ces formes de punition physique sont socialement et légalement acceptées. Le mouvement pour bannir la punition physique non abusive vient possiblement d'une volonté de prévention de l'abus physique et de la crainte d'une escalade de la punition physique vers l'abus physique. De fait, l'abus physique se produit souvent dans un contexte disciplinaire (voir Sternberg, 1997). Toutefois, la très grande majorité des victimes d'agressions physiques de la part de leurs parents ne deviennent ni violents ni criminels (Larzelere, 2000). Le problème des études épidémiologiques est qu'elles déterminent la fréquence de différentes formes d'agressions physiques dans la population sans les mettre dans leur contexte, ce qui nous permettrait pourtant de comprendre dans quelles conditions elles sont abusives (violentes); en effet 65% des études ne questionnent les répondants que sur la fréquence des agressions (Gershoff, 2002).

La controverse à propos de l'usage par les parents de la punition physique ne peut être résolue tant et aussi longtemps qu'elle sera considérée soit bonne soit mauvaise, car de ce point de vue les résultats sont équivoques (Larzelere, 2000) : 32% des études ont surtout trouvé des effets bénéfiques, 34% surtout des effets nuisibles et 34% des effets neutres ou mixtes. Selon la recension des écrits de Larzelere (2000), les résultats sont fonction du type de devis de recherche : plus l'étude est causale (études cliniques et analyses séquentielles), plus on trouve des effets bénéfiques; ces derniers sont aussi davantage mis en évidence avec des mesures observationnelles ou des rapports maternels de type journal quotidien plutôt que par un questionnaire auto-rapporté. L'auteur ajoute que les effets négatifs sont davantage reliés aux études longitudinales et aux études rétrospectives lorsque l'âge de l'enfant est non spécifié ou dans la catégorie des 13 ans et plus. Mais qu'entend-t-on ici par effets bénéfiques et effets nuisibles? Les principaux effets dits bénéfiques sont, selon Larzelere (2000), la réduction de

la bataille et l'augmentation de l'obéissance et de l'efficacité des autres tactiques disciplinaires (tels arrêter ou raisonner l'enfant) au cours des six mois suivants l'usage de la punition physique. Les principaux effets dits nuisibles sont la réduction des compétences et l'augmentation des problèmes de comportements extériorisés (délinquance, antisocialité, agressions) et de santé mentale (faible estime de soi; problèmes émotionnels telle la dépression). Les méta-analyses de Gershoff (2002) confirment les associations avec l'obéissance immédiate, les agressions durant l'enfance et à l'âge adulte, la délinquance, les comportements antisociaux, la santé mentale et la criminalité chez l'adulte; elles montrent aussi un lien avec une diminution de la qualité de la relation parent-enfant et de l'internalisation des valeurs morales ainsi qu'une augmentation du risque d'être victime d'abus physique et du risque d'abuser ses propres enfants et son(sa) conjoint(e). Larzelere (2000) présente les conditions qui favorisent ou non l'association entre la punition physique et ses effets potentiels. La sévérité et la fréquence élevée des punitions physiques (1-3 fois par semaine et plus) sont reliées à des effets nuisibles. Par contre, la punition physique semble n'être associée qu'à des effets bénéfiques lorsqu'elle est utilisée rarement, de façon flexible, surtout comme solution après avoir essayé d'autres méthodes qui ne fonctionnent pas, lorsque le parent ne perd pas le contrôle sous l'effet de la colère, surtout auprès des enfants âgés entre 2 et 6 ans. Les effets ne sont pas significatifs lorsque l'on contrôle pour le comportement antisocial de départ de l'enfant. En fait, la punition physique diminue le comportement antisocial chez les enfants qui étaient antisociaux au départ, mais l'augmente chez ceux qui ne l'étaient pas. De plus, les effets sont surtout négatifs chez les euro-américains, pour qui la punition physique est interprétée comme du rejet parental. Les effets sont neutres ou inversés dans les sous-cultures (afro-américains et protestants conservateurs) qui considèrent la punition physique comme étant normative, ce qui souligne l'importance de l'interprétation qu'en font les victimes. Par exemple, chez les protestants conservateurs, les enfants corrigés à 2-4 ans présentent moins d'hostilité et de problèmes émotionnels que les enfants non corrigés à tout âge (voir Larzelere, 2000).

Le contrôle parental est nécessaire afin de pouvoir guider et protéger nos enfants. Les enfants ont besoin de sentir qu'ils ont un certain contrôle sur leur vie, mais trop d'autonomie les insécurise (Grusec & Davidov, 2007). C'est pourquoi le style parental démocratique (le parent clarifie et maintient des limites tout en étant sensible aux besoins de l'enfant) s'avère très efficace pour développer une bonne relation parent-enfant et pour assurer chez l'enfant le développement de compétences sociales (Hastings, Utendale, & Sullivan, 2007). Les parents disposent normalement d'un répertoire varié de tactiques pour obtenir des enfants qu'ils se conforment aux règles familiales telles les récompenses, les punitions, le modelage, la persuasion et raisonner l'enfant. Récemment, ces méthodes ont été classifiées en deux types de contrôle : comportemental et psychologique. Le contrôle comportemental réfère au respect des règles par l'enfant et à l'encadrement de ses activités, via les régulations, les directives, la supervision, les punitions physiques et non physiques comme le retrait de privilèges. Le contrôle psychologique, lui, réfère au contrôle de l'enfant par la manipulation de ses états émotionnels, via l'induction de culpabilité, l'intrusion parentale, le retrait d'amour, la surprotection, les critiques, la dérision, le rejet, etc. (Grusec & Davidov, 2007). Un trop faible et un trop fort contrôle comportemental ont été associés aux problèmes extériorisés

incluant la consommation de drogues, la délinquance et le comportement antisocial, alors qu'un contrôle psychologique élevé a été associé aux problèmes intériorisés incluant l'anxiété, la dépression, une faible estime de soi et une faible réussite scolaire. Ici encore il y a un abus de langage lorsque les chercheurs affirment que 80% des enfants québécois ont été victimes d'au moins un épisode de violence psychologique durant l'année 2004 (Chamberland & Clément, 2009) alors que ces auteurs décrivent des pratiques courantes et socialement acceptées.

Bien que la punition physique s'avère plus efficace auprès des enfants 2-6 ans que d'autres méthodes disciplinaires (arrêt, raisonner l'enfant sans le punir, punition verbale, etc. : voir Larzelere, 2000), l'efficacité du contrôle parental repose sur la diversité des méthodes utilisées plutôt que sur l'augmentation de l'intensité d'une seule. Compte tenu que le comportement antisocial de l'enfant a été associé à d'autres tactiques disciplinaires (retrait de privilèges et de permissions, isolement dans la chambre, etc.) que la punition physique (voir Larzelere, 2000), cela signifie-t-il qu'il faudra considérer aussi toutes les formes de contrôle parental comme étant de la violence et les interdire?

Les conflits père-mère, parent-enfant et enfant-enfant

Selon la sociobiologie et aussi aujourd'hui selon la psychologie évolutionniste, les conflits interpersonnels observés dans la famille résultent du fait que les individus ont des intérêts différents au plan des bénéfices génétiques, l'objectif biologique ultime de tout individu étant d'accroître son succès reproducteur. La théorie de la sélection de parentèle (Hamilton, 1964) prédit que la probabilité d'un acte altruiste est proportionnellement reliée au coefficient de parenté entre deux individus. Ainsi, un individu sera plus altruiste (ou moins égoïste) avec un frère qu'avec un cousin, puisqu'il partage 50% de ses gènes avec le premier et seulement 25% avec le second. Et il sera aussi plus altruiste avec un cousin qu'avec un étranger. Dans la même logique, l'individu a avantage à favoriser d'abord et avant tout sa propre survie et sa propre reproduction puisqu'il partage 100% de ses gènes avec lui-même et qu'il laissera 50% de ses gènes à la génération suivante via ses enfants et seulement 25% par l'intermédiaire de sa fratrie. Le succès reproducteur total de l'individu sera la somme des gènes transmis à sa propre progéniture additionnée aux gènes transmis indirectement par les apparentés. Les conflits et la jalousie entre les enfants d'une même famille peuvent ainsi être compris par le fait que chaque enfant a avantage à recevoir de ses parents plus de ressources que les autres, d'où le comportement égoïste. Les conflits parent-enfant résultent d'abord du fait que le parent a intérêt à ce que tous ses enfants survivent, d'où sa tendance à promouvoir le partage entre eux. Compte tenu de leur expérience, les parents vont généralement gagner ce conflit parent-enfant en inculquant à leurs enfants la coopération. Mais dans un contexte extrême de manque de ressources, le parent peut être amené à favoriser un enfant qui a un plus grand potentiel reproducteur, ce qui bien sûr aura pour effet d'exacerber la compétition naturelle entre les enfants. Le potentiel reproducteur de l'enfant, c'est-à-dire la probabilité que ce dernier arrive à l'âge adulte et devienne lui-même parent (Beaulieu & Bugental, 2007), est déterminé par un ensemble de variables tels l'état de santé de l'enfant et son âge. Dans des conditions difficiles de survie, les parents s'occuperaient davantage des enfants les plus vieux et qui sont en bonne santé (sauf si ces enfants sont assez vieux pour être autonomes).

La théorie de l'histoire de vie s'intéresse à l'allocation de temps et d'énergie par les individus dans diverses activités au cours de toute leur vie. Le temps et les ressources étant limités, les décisions prises par un individu auront un impact sur son succès reproducteur. Les efforts d'un individu pour maximiser son succès reproducteur se regroupent généralement en deux catégories : l'effort somatique et l'effort reproductif (voir Workman & Reader, 2007). L'effort somatique comprend entre autres choses la recherche de nourriture, l'évitement des prédateurs, l'apprentissage et, pour les jeunes, la croissance et la maturation. L'effort reproductif comprend la production (effort d'accouplement) et l'élevage de la progéniture (effort parental). La période prolongée d'immaturité sexuelle chez les mammifères -- qu'on appelle l'enfance -- et qui est tout particulièrement longue chez l'humain permet à l'individu de mieux s'adapter à son environnement et constitue ultimement une étape préparatoire à la reproduction. Lorsque l'environnement est incertain (la nourriture est rare, les risques de mortalité sont élevés, etc.), que les chances pour les descendants d'atteindre la maturité sont faibles, la meilleure stratégie reproductive est d'avoir la plus nombreuse progéniture possible le plus tôt possible. Au contraire, dans un environnement prévisible où les descendants ont de grandes chances d'atteindre la maturité, la meilleure stratégie est d'investir parentalement auprès d'un petit nombre d'enfants afin de bien les préparer à la reproduction future. Il s'agit dans le premier cas d'un effort d'accouplement plus grand que l'effort parental (stratégie quantitative) alors qu'il s'agit dans le second cas d'un effort parental plus grand que l'effort d'accouplement (stratégie qualitative).

Le conflit interparental peut être interprété par les enfants comme le risque de perdre des ressources : sécurité (être aimé et protégé), participation à des activités communes planifiées, obtention de ressources physiques, possibilité de faire des choses, etc. (Crockenberg & Langrock, 1998). Face aux conflits interparentaux, les filles auraient plus tendance à se blâmer elles-mêmes et à prendre la responsabilité de réparer la relation, alors que les garçons percevraient une menace à leur égard et auraient tendance à intervenir par l'agression (Davies & Lindsay, 2001). Les conflits père-mère sont d'une nature différente puisque les parents n'ont entre eux aucun lien génétique. Comme nous l'avons dit plus haut, la meilleure stratégie évolutive de l'homme pour augmenter son succès reproducteur est de s'accoupler avec le plus grand nombre de femmes possible (stratégie quantitative). Les hommes ayant un statut élevé ont de fait plus de partenaires sexuels (Pérusse, 1994). Cela fonctionne à condition bien sûr que les femmes prennent entièrement charge de l'investissement parental nécessaire à la survie des enfants. Pour la femme, compte tenu du fait que les grossesses l'empêchent d'avoir un très grand nombre d'enfants, il y a deux stratégies possibles, toutes deux qualitatives. La première consiste à s'accoupler avec un homme ayant des gènes favorables à la survie de la progéniture, par exemple en choisissant un homme dominant ou agressif. La plus grande agressivité héritée de ses parents permettra au descendant d'atteindre un rang élevé de dominance qui en principe lui donnera accès à plus de partenaires sexuels s'il est un mâle ou accès au mâle dominant s'il est une femelle. La seconde stratégie consiste à partager avec un homme le coût énorme de l'éducation des jeunes, que ce soit de la part du père par un engagement direct auprès des enfants ou par l'apport de ressources (père pourvoyeur). Compte tenu de ces tendances biologiques différentes entre les parents, on s'attend à ce que les principales sources de conflits conjugaux soient les responsabilités parentales et la jalousie (sexuelle et émotionnelle).

La relation d'activation, un mécanisme proximal favorisant le développement des habiletés de compétition

Paquette (2004a, 2004b) a théorisé l'attachement père-enfant en développant le concept de "relation d'activation", c'est-à-dire le lien affectif qui favorise l'ouverture au monde chez l'enfant. Selon cette théorie, l'exploration autonome et confiante de l'environnement par l'enfant est déterminée par la stimulation parentale à la prise de risque et par le contrôle (discipline) parental. Le parent encourage l'enfant à prendre des risques mais ce en lui imposant des limites afin d'assurer sa protection. Paquette et Bigras (2010) ont développé la situation risquée, une procédure observationnelle standardisée de 20 minutes permettant d'évaluer la qualité de la relation d'activation parent-enfant chez les enfants âgés entre 12 et 18 mois. Au cours de cette procédure, l'enfant est d'abord soumis à un risque social (un homme étranger progressivement intrusif), puis à un risque physique (un escalier) et enfin à un interdit parental de retourner dans l'escalier. La grille de codage permet d'identifier les enfants qui ont une relation sous-activée, activée ou sur-activée. L'enfant sous-activé est anxieux et explore peu son environnement en l'absence de son parent significatif. L'enfant activé est confiant, autonome et prudent dans son exploration et obéit lorsque le parent lui pose des limites. L'enfant sur-activé est téméraire et n'obéit pas au parent. La sous-activation est reliée à la sur-protection parentale alors que la suractivation est reliée à un manque disciplinaire de la part du parent. La théorie de la relation d'activation prédit que les pères vont activer davantage les enfants que le font les mères et que les garçons seront plus activés que les filles. Paquette et Bigras (2010) ont montré que, chez les trottineurs, les garçons sont plus activés que les filles, et ce aussi bien par les mères que par les pères.

Selon que les conditions de l'environnement soient favorables en termes de disponibilité des ressources et de dangers potentiels, les parents vont plus ou moins activer leurs enfants pour les préparer à la compétition et à faire face à l'adversité. Ainsi l'enfant activé serait celui qui a un répertoire varié de comportements pour faire face aux diverses situations de compétition : il utilisera l'affirmation et si nécessaire l'agression dans les contextes de confrontation avec un enfant menaçant mais il préférera la coopération lorsque c'est possible. Ses habiletés prosociales lui permettraient d'accéder au leadership, une forme de pouvoir différente de la dominance sociale qui lui permettra de développer un réseau social utile pour l'accès futur aux ressources et à la reproduction. L'enfant sous-activé aurait tendance à éviter les conflits, à se soumettre aux autres et à laisser les ressources à ceux qui les réclament. L'enfant sur-activé aurait tendance à toujours utiliser l'agression indépendamment du contexte et à tenter d'atteindre un rang élevé de dominance sociale afin de maximiser l'accès immédiat aux ressources pour une reproduction précoce. Jusqu'à maintenant, très peu d'études ont réussi à montrer un lien entre les types d'attachement organisé (A-B-C) et les agressions chez les enfants (Berlin, Cassidy, & Appleyard, 2008; Deklyen & Greenberg, 2008); les problèmes d'agression ayant été surtout associés à la désorganisation (Lyons-Ruth & Jacobvitz, 2008). Selon le modèle évolutionniste de Paquette (2004a), c'est le père qui est le mieux placé pour apprendre aux enfants, particulièrement aux garçons, à socialiser (réguler) leur agressivité, c'est-à-dire à développer des habiletés et une confiance en soi dans les situations de compétition, grâce à la

stimulation à la prise de risque, à la discipline et aux jeux de bataille père-enfant. C'est dans les sociétés individualistes (où l'on valorise l'autonomie et la compétition) plutôt que collectivistes qu'on observe le plus d'agressions interpersonnelles, de jeux de bataille enfant-enfant et parent-enfant et de punitions physiques envers les enfants (Allès-Jardel, Schneider, Goldstein, & Normand, 2009; Paquette, 2004a). Flanders et ses collègues (2009, 2010) ont montré que l'association entre la fréquence des jeux de bataille père-enfant à l'âge préscolaire et la fréquence des agressions physiques est modérée par la dominance du père dans le jeu. Lorsque le père n'est pas dominant sur son enfant, plus la fréquence des jeux de bataille est élevée, plus les enfants sont physiquement agressifs et moins ils font de régulation émotionnelle cinq ans plus tard. Afin de bien appuyer ce modèle, il faudra démontrer dans de futures recherches longitudinales que la relation d'activation père-enfant prédit différentes formes de compétition, dont les agressions physiques, ainsi que la prise de risque, chez les garçons d'âge préscolaire alors que la relation d'attachement père-enfant ne les prédit pas.

Étant donné que tous les parents, qu'ils soient pères ou mères, établiraient avec leurs enfants un équilibre particulier entre la relation d'attachement et la relation d'activation (Paquette & Bigras, 2010), on peut concevoir que les mères puissent aussi influencer les habiletés compétitives des enfants, peut-être tout particulièrement des filles, mais que cela se ferait aussi par la relation d'activation et non par la relation d'attachement, cette dernière étant essentiellement reliée à l'affiliation, c'est-à-dire au développement de la capacité à tisser des liens positifs et durables avec les autres, tant avec un conjoint que pour la constitution d'un réseau social, et bien sûr éventuellement avec des enfants. Ce rôle particulier des mères à l'égard de leurs filles est indirectement appuyé par le fait que l'hostilité des mères dans la relation interparentale est plus souvent associée aux problèmes de comportement des filles que ne l'est l'hostilité des pères (Flouri & Buchanan, 2002).

Conclusion : La morale ne peut être justifiée par la science

L'apparition précoce des conflits pour la possession des objets et pour le rang de dominance révèle une forte tendance compétitive chez les jeunes enfants pour les ressources du milieu, même si les comportements agressifs sont remplacés plus tard, chez la majorité d'entre eux, par des comportements socialement jugés plus acceptables. Cette compétitivité se traduit aussi dans les jeux de bataille au cours desquels les enfants développent des habiletés dans les rapports de pouvoir dyadiques. Il est enfin possible (c'est une hypothèse) que les jeux de guerre permettent à l'enfant de réaliser des apprentissages à un niveau supérieur, le niveau « politique » ou stratégique, qui pourrait être celui des rapports de pouvoir entre groupes (nous vs. les autres : les bons et les méchants, etc.). Ne pouvant être inhibée, cette tendance compétitive qui s'exprime de différentes façons peut par contre être balisée ou canalisée par les adultes afin de permettre l'adaptation optimale des enfants aux conditions de l'environnement social et physique. Beaucoup de parents déplorent la présence de la compétition à l'école, dans les sports et au travail mais favorisent inconsciemment son développement chez leurs enfants par l'adoption de comportements de contrôle via la discipline et les jeux parent-enfant.

Si la violence est un abus des rapports de pouvoir entre individus ou entre groupes et si un abus est un jugement de valeur, il nous faut en tant que société établir clairement quelles sont les valeurs à la base de nos politiques sociales en définissant les limites à partir desquelles les comportements agressifs sont inacceptables. L'idéologie de la « tolérance zéro » est vaine si on considère toute agression (ou même tout contrôle) comme étant de la violence puisque chez l'humain la vie sociale est possible grâce à un équilibre entre les besoins des individus et les besoins du groupe, d'où les différentes formes de compétition; les sociétés individualistes donnant plus d'importance aux droits des individus, contrairement aux sociétés collectivistes qui donnent priorité aux objectifs communs pour le bien-être du groupe. Qu'advierait-il si les enfants de notre société individualiste étaient élevés dans un contexte de tolérance zéro à l'agressivité? Il est loin d'être sûr que notre société deviendrait plus collectiviste, surtout si parallèlement nous ne faisons pas une redistribution équitable des ressources. Mais fort probablement les enfants seraient peu outillés pour s'adapter à leur environnement : ils auraient peu tendance à s'affirmer et auraient fortement tendance à se sentir violentés en présence de personnes affirmatives même non agressives.

L'étude des fonctions adaptatives des comportements prônée par l'éthologie et la psychologie évolutionniste invite à nous questionner sur la valeur adaptative possible d'un comportement pour l'individu. Très souvent l'agression est jugée négative par la société sans tenter de comprendre sa fonction pour l'agresseur, ce qui pourtant est essentiel pour intervenir adéquatement et efficacement. En somme, cette approche fonctionnelle peut sans doute nous aider à réfléchir sur la différence entre un acte agressif et un acte violent, le second étant peut-être gratuit ou disproportionné par rapport aux bénéfices actuels (non aux potentiels bénéfices génétiques), mais au bout du compte les choix moraux que nous devons prendre pour délimiter ce qu'est la violence demeurent arbitraires et ne peuvent et ne doivent pas être justifiés par la science. Il faut rester vigilant face aux gens qui tentent de justifier leurs préceptes moraux par la science. Cette dernière nous permet de mieux connaître les lois de la nature mais la nature n'a pas de morale et la moralité n'est pas uniquement de l'ordre du rationnel.

Références

- Allès-Jardel, M., Schneider, B.H., Goldstein, E., & Normand, S. (2009). Les origines culturelles de l'agressivité pendant l'enfance. In B.H. Schneider, S. Normand, M. Allès-Jardel, M.A. Provost, & G.M. Tarabulsky (Eds.), *Conduites agressives chez l'enfant : Perspectives développementales et psychosociales* (pp. 101-222). Québec : Les Presses de l'Université du Québec.
- Archer, J. (1988). *The behavioural biology of aggression*. Cambridge, UK: Cambridge University Press.
- Archer, J., & Côté, S. (2005). Sex differences in aggressive behaviour: A developmental and evolutionary perspective. In R.E. Tremblay, W.W. Hartup, & J. Archer (Eds.), *Developmental origins of aggression* (pp. 425-443). New York : The Guilford Press.
- Axelrod, R. (1984). *The evolution of cooperation*. New York : Basic Books.
- Barash, D.P. (1982). *Sociobiology and behavior*. Second edition. New York : Elsevier.
- Bass, B.M., & Stogdill, R.M. (1990). *Handbook of leadership: Theory, research and managerial applications* (3rd edition), New York: The Free Press.
- Baumrind, D. (1971). Current patterns of parental authority. *Developmental Psychology Monographs*, 4, 1-103.
- Beaulieu, D.A., & Bugental, D.B. (2007). An evolutionary approach to socialization. In J.E. Grusec, & P.D. Hastings (Eds.), *Handbook of socialization. Theory and Research* (pp. 71-95). New York : The Guilford Press.
- Berlin, L.J., Cassidy, J., & Appleyard, K. (2008). The influence of early attachments on other relationships. In J. Cassidy, & P.R. Shaver (Eds.), *Handbook of attachment: Theory, research, and clinical applications* (pp. 333-347), Second Edition. New York : The Guilford Press.
- Boivin, M., Ouellet-Morin, I., & Petitclerc, A. (2006). Une analyse psychosociale de l'agression. In R.J. Vallerand (Ed.), *Les fondements de la psychologie sociale* (pp. 381-421), Montréal : Gaëtan Morin.
- Brown, D.E. (1991). *Human universals*. New York: McGraw-Hill.
- Burr, J.E., Ostrov, J.M., Jansen, E.A., Cullerton-Sen, C., et Crick, N.R. (2005). Relational aggression and friendship during early childhood: "I won't be your friend!". *Early Education & Development*, 16 (2), 161-183.
- Byrnes, J., Miller, D., & Schaffer, W. (1999). Gender differences in risk-taking: A meta-analysis. *Psychological Bulletin*, 125 (3), 367-383.
- Campbell, A. (2002). *A mind of her own: the evolutionary psychology of women*. Oxford: University Press.
- Caplan, M., Vespo, J, Pedersen. J., & Hay, D.F. (1991), Conflict and its resolution in small groups of one- and two-year-olds. *Child Development*, 62 (6), 1513-1524.
- Chamberland, C., & Clément, M.-E. (2009). La maltraitance psychologique envers les enfants. In M.-E. Clément, & S. Dufour (Eds.), *La violence à l'égard des enfants en milieu familial* (pp. 47-62). Québec : Les Éditions CEC.
- Chapais, B. (1984). Les relations sociales chez les primates non humains: l'arrière-plan de l'homínisation. *Anthropologie et Sociétés*, 8 (1), 21-44.
- Chapais, B. (1988). Pouvoir, alliances et politique: Des primates à l'homme. *Anthropologie et Sociétés*, 12 (3), 13-38.
- Chapais, B. (1991). Primates and the origin of aggression, power, and politics in humans. In J.D. Loy, & C.B. Peters (Eds.), *Understanding behavior: What primates studies tell us about human behavior* (pp. 190-228). New York: Oxford University Press.

- Charlesworth, W.R. (1988). Resources and resource acquisition during ontogeny. In K.B. MacDonald (Ed.), *Sociobiological perspective on human development* (pp. 24-77), New York: Springer-Verlag.
- Charlesworth, W.R. (1991). The development of the sense of justice: Moral development, resources, and emotions. *American Behavioral Scientist*, 34 (3), 350-370.
- Charlesworth, W.R. (1996). Co-operation and competition : Contributions to an evolutionary and developmental model. *International Journal of Behavioral Development*, 19 (1), 25-39.
- Clément, M.-E. (2009). La violence physique envers les enfants. In M.-E. Clément, & S. Dufour (Eds.), *La violence à l'égard des enfants en milieu familial* (pp. 15-30). Québec : Les Éditions CEC.
- Coie, J.D., & Dodge, K.A. (1998). Aggression and antisocial behavior. In W. Damon & N. Eisenberg (Eds.), *Handbook of child psychology : Social, emotional and personality development* (pp. 779-862), vol. 3. New York : Wiley and Sons.
- Costabile, A., Genta, M.L., Zucchini, E., Smith, P.K., & Harker, R. (1992). Attitudes of parents towards war play in young children. *Early Education and Development*, 3 (4), 356-369.
- Crick, N.R., Casas, J.F., & Mosher, M. (1997). Relational and overt aggression in preschool. *Developmental Psychology*, 33 (4), 579-588.
- Crockenberg, S., & Langrock, A.M. (1998). *Marital conflict as a gendered experience: How patterns of inter-adult behaviour and children's specific negative emotions influence behavioural adjustment*. Paper presented at the biennial meeting of the International Society for Behavioral Development, Berne, Switzerland.
- Cummings, E.M., & Cummings, J.S. (1988). A process-oriented approach to children's coping with adults' angry behaviour. *Developmental Review*, 8 (3), 296-321.
- Cummings, E.M., Iannotti, R.J., & Zahn-Waxler, C. (1989). Aggression between peers in early childhood : Individual continuity and developmental change. *Child Development*, 60 (4), 887-895.
- Darwin, C. (1859). *On the origin of species by natural selection*. London: John Murray.
- Darwin, C. (1871). *The descent of man and selection in relation to sex*. London: John Murray.
- Davies, P.T., & Lindsay, L.L. (2001). Does gender moderate the effects of marital conflict on children? In J.H. Grych & F.D. Fincham (Eds.), *Interparental conflict and child development: Theory, research, and applications* (pp. 64-97). Cambridge: Cambridge University Press.
- Dawkins, R. (1976). *The selfish gene*. Oxford: Oxford University Press.
- DeKlyen, M., & Greenberg, M.T. (2008). Attachment and psychopathology in childhood. In J. Cassidy, & P.R. Shaver (Eds.), *Handbook of attachment: Theory, research, and clinical applications* (pp. 637-665), Second Edition. New York : The Guilford Press.
- Dunn, J., & Davies, L. (2001). Sibling relationships and interparental conflict. In J.H. Grych, & F.D. Fincham (Eds.), *Interparental conflict and child development: Theory, research, and applications* (pp. 273-290). Cambridge: Cambridge University Press.
- Dutton, D.G. (1995). Male abusiveness in intimate relationships. *Clinical Psychology Review*, 15 (6), 567-581.
- Eibl-Eibesfeldt, I. (1989). *Human ethology*. New York: Aldine de Gruyter.
- Fedigan, L.M. (1982). Primate paradigms. *Sex roles and social bonds*. Montreal : Eden Press.
- Flanders, J.L., Simard, M., Paquette, D., Parent, S., Vitaro, F., Pihl, R.O., & Seguin, J.R. (2010). Rough-and-tumble play and the development of physical

- aggression and emotion regulation: A five-year follow-up study. *Journal of Family Violence*, 25 (4), 357-367.
- Flanders, J., Vanessa, L., Paquette, D., Pihl, R.O., & Séguin, J.R. (2009). Rough-and-tumble play and the regulation of aggression : An observational study of father-child play dyads. *Aggressive Behavior*, 35 (4), 285-295.
- Flouri, E., & Buchanan, A. (2002). Father involvement in childhood and trouble with the police in adolescence: Findings from the 1958 British cohort. *Journal of Interpersonal Violence*, 17 (6), 689-701.
- Gauthier, R., & Jacques, M. (1985). La dominance et l'affiliation chez les enfants d'âge pré-scolaire: analyse transversale. In R.E. Tremblay, M.A. Provost & F.F. Strayer (Eds.), *Éthologie et développement de l'enfant* (pp. 309-327). Paris : Stock/Laurence Pernoud.
- Geary, D.C. (2010). *Male, Female: The evolution of human sex differences*. Washington: American Psychological Association. Second Edition.
- Gershoff, E.T. (2002). Corporal punishment by parents and associated child behaviors and experiences: A meta-analytic and theoretical review. *Psychological Bulletin*, 128 (4), 539-579.
- Glazer, I. (1992). Interfemale aggression and resource scarcity in a cross-cultural perspective. In K. Bjorkqvist, & P. Niemela (Eds.), *Of mice and women: aspects of female aggression* (pp. 163-171). New York: Academic Press.
- Grusec, J.E., & Davidov, M. (2007). Socialization in the family : The roles of parents. In J.E. Grusec & P.D. Hastings, *Handbook of socialization: Theory and Research* (pp. 284-308). New York : The Guilford Press.
- Hamburg, D. (1974). Ethological perspectives on human aggressive behaviour. In N.F. White (Ed.), *Ethology and psychiatry* (pp. 207-219). Toronto: University of Toronto Press.
- Hamilton, W.D. (1964). The genetical evolution of social behaviour. I and II, *Journal of Theoretical Biology*, 7 (1), 1-52.
- Hartup, W.W. (1983). Peer relations. In E.M. Hetherington (Ed.), *Handbook of child psychology, vol. 4, Socialization, personality and social development* (p. 103-196). New York: Wiley.
- Hastings, P.D., Utendale, W.T., & Sullivan, C. (2007). The socialization of prosocial development. In J.E. Grusec, & P.D. Hastings, *Handbook of socialization: Theory and Research* (pp. 638-664). New York : The Guilford Press.
- Hawley, P.H. (1999). The ontogenesis of social dominance: A strategy-based evolutionary perspective. *Developmental Review*, 19 (1), 97-132.
- Hawley, P.H. (2002). Social dominance and prosocial and coercive strategies of resource control in preschoolers. *International Journal of Behavioral Development*, 20 (2), 167-176.
- Hawley, P.H. (2003a). Prosocial and coercive configurations of resource control in early adolescence: A case for the well-adapted Machiavellian. *Merrill-Palmer Quarterly*, 49 (3), 279-309.
- Hawley, P.H. (2003b). Strategies of control, aggression, and morality in preschoolers: An evolutionary perspective. *Journal of Experimental Child Psychology*, 85 (3), 213-235.
- Hawley, P.H., & Little, T.D. (1999). On winning some and losing some : A social relations approach to social dominance in toddlers. *Merrill-Palmer Quarterly*, 45 (2), 185-214.
- Hay, D.F., Nash, A., & Pedersen, J. (1983). Interaction between six-month-old peers. *Child Development*, 54, 557-562.
- Hellendoorn, J., & Harinck, F.J.H. (1997). War toy play and aggression in dutch kindergarten children. *Social Development*, 6 (3), 340-354.

- Holden, G.W., & Barker, T. (2004). Fathers in violent homes. In M.E. Lamb (Ed.), *The role of the father in child development*, 4th ed. (pp. 417-445). Hoboken, NJ: John Wiley & Sons.
- Hollander, E.P. (1985). *Leadership and power*. In G. Lindzey, & E. Aronson (Eds.), *Handbook of social psychology* (3rd edition) (pp. 485-537). New York: Random House.
- Hughes, F.P. (1999). *Children, play, and development*. Boston: Allyn and Bacon. Third Edition.
- Hughes, C., Cutting, A.L., & Dunn, J. (2001). Acting nasty in the face of failure? Longitudinal observations of "hard-to-manage" children playing a rigged competitive game with a friend. *Journal of Abnormal Child Psychology*, 29 (5), 403-416.
- Hughes, C., White, A., Sharpen, J., & Dunn, J. (2000). Antisocial, angry, and unsympathetic: "hard-to-manage" preschoolers' peer problems and possible cognitive influences. *Journal of Child Psychology and Psychiatry*, 41 (2), 169-179.
- Johnson, M.P. (1995). Patriarchal terrorism and common couple violence: Two forms of violence against women. *Journal of Marriage and the Family*, 57 (2), 283-294.
- Jones, D.C. (1984). Power structures and perceptions of power holders in same-sex group of young children. In M.W. Watts (Ed.), *Biopolitics and gender* (p. 147-164). New York: Haworth Press.
- Jouriles, E.N., Norwood, W.D., McDonald, R., & Peters, B. (2001). Domestic violence and child adjustment. In J.H. Grych, & F.D. Fincham (Eds.), *Interparental conflict and child development: Theory, Research, and Applications* (pp. 315-336). Cambridge University Press.
- Karli, P. (1987). *L'homme agressif*. Éditions Odile Jacob.
- Kourilsky, R., Soullairac, A. & Grapin, P. (1965). *Adaptation et agressivité*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Krug, E.G., Dahlberg, L.L., Mercy, J.A., Zwi, A., & Lozano-Ascencio, R. (2002). *Rapport mondial sur la violence et la santé*. Genève : Organisation mondiale de la Santé.
- LaFrenière, P.J., & Charlesworth, W.R. (1987). Effects of friendship and dominance status on preschooler's resource utilization in a cooperative competitive paradigm. *International Journal of Behavioral Development*, 10 (3), 345-358.
- Lansford, J.E., & Dodge, K.A. (2008). Cultural norms for adult corporal punishment of children and societal rates of endorsement and use of violence. *Parenting: Science and Practice*, 8 (3), 257-270.
- Larzelere, R.E. (2000). Child outcomes of nonabusive and customary physical punishment by parents: An updated literature review. *Clinical Child and Family Psychology Review*, 3 (4), 199-221.
- Lorenz, K. (1969). *L'agression. Une histoire naturelle du mal*. Paris : Flammarion.
- Lyons-Ruth, K., & Jacobvitz, D. (2008). Attachment disorganization: Genetic factors, parenting contexts, and developmental transformation from infancy to adulthood. In J. Cassidy, & P.R. Shaver (Eds.), *Handbook of attachment: Theory, research, and clinical applications* (pp. 666-697), Second Edition. New York : The Guilford Press.
- Maccoby, E.E., & Jacklin, C.N. (1974). *The Psychology of Sex Differences*. Stanford, CA : Stanford University Press.
- MacDonald, K. (1992). A time and a place for everything: A discrete systems perspective on the role of children's rough-and-tumble play in educational settings. *Early Education and Development*, 3 (4), 334-355.

- Maker, A.H., Shah, P.V., & Agha, Z. (2005). Child physical abuse: Prevalence, characteristics, predictors, and beliefs about parent-child violence in south asian, middle eastern, east asian, and latino women in the United States. *Journal of Interpersonal Violence*, 20 (11), 1406-1428.
- Mauss, M. (1967). *Manuel d'ethnographie*. Paris : Éditions sociales. Collection : Petite Bibliothèque Payot.
- Maynard Smith, J. (1982). *Evolution and the theory of games*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Novak, M.A., & Harlow, H.F. (1975). Social recovery of monkeys isolated for the first year of life: 1. Rehabilitation and therapy. *Developmental Psychology*, 11 (4), 453-465.
- Panksepp, J. (1993). Rough and tumble play: A fundamental brain process. In K. MacDonald (Ed.), *Parent-child play: descriptions & implications* (pp. 147-184). Albany: State University of New York Press.
- Paquette, D. (1994). Fighting and playfighting in captive adolescent chimpanzees, *Aggressive Behavior*, 20 (1), 49-65.
- Paquette, D. (2004a). Theorizing the father-child relationship: mechanisms and developmental outcomes. *Human Development*, 47 (4), 193-219.
- Paquette, D. (2004b). La relation père-enfant et l'ouverture au monde. *Enfance*, 2, 205-225.
- Paquette, D., & Bigras, M. (2010). The Risky Situation: A procedure for assessing the father-child activation relationship. *Early Child Development and Care*, 180 (1-2), 33-50.
- Paquette, D., & Malo, C. (1998). Vers une conceptualisation commune de la violence, *Défi Jeunesse*, 4 (4), 3-6.
- Pellegrini, A.D. (1989). Elementary school children's rough-and-tumble play. *Early Childhood Research Quarterly*, 4 (2), 245-260.
- Pellegrini, A.D., & Perlmutter, J.C. (1988). The diagnostic and therapeutic roles of children's rough-and-tumble play. *Children's Health Care*, 16 (3), 162-168.
- Pellegrini, A.D., Roseth, C.J., Milner, S., Bohn, C.M., van Ryzin, M., Vance, N., Cheatham, C.L., & Tarullo, A. (2007). Social dominance in preschool classrooms. *Journal of Comparative Psychology*, 121 (1), 54-64.
- Pellegrini, A.D., & Smith, P.K. (1998). Physical activity play: The nature and function of a neglected aspect of play. *Child Development*, 69 (3), 577-598.
- Pérusse, D. (1994). Mate choice in modern societies: Testing evolutionary hypotheses with behavioural data. *Human Nature*, 5 (3), 255-278.
- Rozin, P., Lowery, L., Imada, S., & Haidt, J. (1999). The CAD triad hypothesis: A mapping between three moral emotions (contempt, anger, disgust) and three moral ethics (community, autonomy, divinity). *Journal of Personality and Social Psychology*, 76 (4), 574-586.
- Savin-Williams, R.C. (1987). *Adolescence: An ethological perspective*. New York: Springer-Verlag.
- Schuster, I. (1985). Female aggression and resource scarcity: a cross-cultural perspective. In M. Haug, D. Benton, P. Brain, B. Oliver & J. Mos (Eds.), *The aggressive female* (pp. 185-208). Netherlands: CIP-Gegevens Koninklijke Bibliotheek.
- Slep, A.M.S., & O'Leary, S.G. (2001). Examining partner and child abuse: Are we ready for a more integrated approach to family violence? *Clinical Child and Family Psychology Review*, 4 (2), 87-107.

- Slep, A.M.S., & O'Leary, S.G. (2005). Parent and partner violence in families with young children: Rates, patterns, and connections. *Journal of Consulting and Clinical Psychology*, 73 (3), 435-444.
- Smith, P.K., Smees, R., Pellegrini, A.D., & Menesini, E. (2002). Comparing Pupil and Teacher Perceptions for Playful Fighting, Serious Fighting, and Positive Peer Interaction. In J.L. Roopnarine (Ed.), *Conceptual socio-cognitive, and contextual issues in the fields of play. Play and Culture Studies* (pp. 235-245), Vol. 4, Westport: Ablex Publishing.
- Sokoloff, N.J. & Dupont, I. (2005). Domestic violence at the intersections of race, class, and gender. *Violence Against Women*, 11 (1), 38-64.
- Sternberg, K.J. (1997). Fathers, the missing parents in research on family violence. In M. E. Lamb (Ed.), *The role of the father in child development*. Third edition. New York: Wiley.
- Straus, M.A. (1990). Measuring intrafamilial conflict and violence: The Conflict Tactics Scale. In M.A. Straus, & R.J. Gelles (Eds.), *Physical violence in American families: Risk factors and adaptations to violence in 8145 families* (pp. 403-424), New Brunswick: Transaction.
- Straus, M.A. (2008). Dominance and symmetry in partner violence by male and female university students in 32 nations. *Children and Youth Services Review*, 30 (3), 252-275.
- Sutton-Smith, B. (1988). War toys and childhood aggression. *Play & Culture*, 1 (1), 57-69.
- Tinbergen, N. (1971). *L'étude de l'instinct*. Paris: Payot.
- Tooby, J. & Cosmides, L. (1990). On the universality of human nature and the uniqueness of the individual : The role of genetics and adaptation. *Journal of Personality*, 58 (1), 17-67.
- Tremblay, R.E., Japel, C., Pélusé, D., Boivin, M., Zoccolillo, M., Montplaisir, J., & McDuff, P. (1999). The search of the age of 'onset' of physical aggression: Rousseau and Bandura revisited. *Criminal Behavior and Mental Health*, 9 (1), 8-23.
- Trivers, R.L. (1971). The evolution of reciprocal altruism. *Quarterly Review of Biology*, 46 (1), 35-57.
- Vaillancourt, T. (2005). Indirect aggression among humans. In R.E. Tremblay, W.W. Hartup, & J. Archer, (Eds.), *Developmental origins of aggression* (pp. 158-177). New York : The Guilford Press.
- Van Vugt, M. (2006). Evolutionary origins of leadership and followership. *Personality and Social Psychology Review*, 10 (4), 354-371.
- Vaughn, B.E., Vollenweider, M., Bost, K.K., Azria-Evans, M.R., & Snider, J.B. (2003). Negative interactions and social competence for preschool children in two samples: Reconsidering the interpretation of aggressive behaviour for young children. *Merrill-Palmer Quarterly*, 49 (3), 245-278.
- Workman, L., & Reader, W. (2007). *Psychologie évolutionniste : une introduction*. Éditions de Boeck.
- Wrangham, R. (2010). Chimpanzee violence is a serious topic. A response to R.W. Sussman and J.L. Marshack, Are humans inherently killers? *Global Nonkilling Working Papers*, 1, 29-47.
- Wrangham, R., & Peterson, D. (1996). *Demonic males: Apes and the origins of human violence*. Boston & New York: Mariner Books.
- Yuill, N. (1984). Young children's coordination of motives and outcome in judgments of satisfaction and morality. *British Journal of Developmental Psychology*, 2 (1), 73-81.